

Louis Cyr : place aux hommes forts dans l'enseignement de la langue et de la culture

Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde. Film réalisé par Daniel Roby, scénarisé par Sylvain Guy, produit par Christian Larouche et distribué par Les Films Séville Inc., 130 minutes, 2013

Dean Louder

Volume 12, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026794ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026794ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Louder, D. (2014). Louis Cyr : place aux hommes forts dans l'enseignement de la langue et de la culture / *Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde*. Film réalisé par Daniel Roby, scénarisé par Sylvain Guy, produit par Christian Larouche et distribué par Les Films Séville Inc., 130 minutes, 2013. *Rabaska*, 12, 201–203. <https://doi.org/10.7202/1026794ar>

Louis Cyr : place aux hommes forts dans l'enseignement de la langue et de la culture

DEAN LOUDER
Université Laval

Le 24 juillet 2013, dans sa critique du long métrage de Daniel Roby, *Louis Cyr : l'homme le plus fort du monde*, Francine Pelletier du *Devoir* s'interrogeait quant à savoir si ceux qui réclament un nationalisme inscrit dans la continuité historique – un nationalisme où il faut réapprendre le sentiment de la précarité collective – voient dans ce film une façon de raviver la flamme. Elle en conclut que « ce type de folklore aura, auprès des jeunes notamment, l'effet contraire ».

Mais Louis Cyr, est-ce du folklore ? Je laisserai aux lecteurs de *Rabaska*, experts dans la matière, le soin de se prononcer là-dessus. Je commenterai plutôt la deuxième partie de sa conclusion qui laisse entendre que les jeunes ne sauraient pas être séduits par l'histoire de l'homme fort.

Pendant plus de 20 ans, au Département de géographie de l'Université Laval, certains de mes collègues et moi avons dispensé un cours intitulé « Le Québec et l'Amérique française » qui visait à rappeler à la jeune génération de Québécois la dimension continentale de leur culture, à lever le voile d'oubli sur les esprits qui ne voyaient pas plus loin que les frontières du Québec et, ainsi, à briser une certaine amnésie collective installée chez le bon peuple dans la foulée de la Révolution tranquille et l'échec des États généraux du Canada français.

Au début de chaque cours, nous demandions : « Qui, parmi vous, avez de la parenté à l'extérieur du Québec ? » Très rarement les mains se levaient. Invités à en parler avec leurs parents, leurs grands-parents, les « mononcles » et les « matantes », ils revenaient en classe la semaine suivante emballés et enthousiasmés par leurs découvertes ! À partir de là, ils plongeaient dans des albums souvenirs de famille, ils entraient en communication par lettre ou par téléphone avec la parenté partie. Au milieu du trimestre, nous les emmenions sur le terrain, en « milieu minoritaire » : en Acadie, en Ontario français, dans l'Ouest canadien, en Franco-Américanie ! Et en classe, que faisons-nous ? Évidemment, des cours magistraux, mais aussi de la musique et des films.

En 1989, un grand moment, *Les Tisserands du pouvoir* de Claude Fournier fut porté au grand et au petit écran et, par la magie du cinéma, nos étudiants purent vivre une page sombre de l'histoire du Québec, celle de l'exode de 900 000 habitants vers les filatures de la Nouvelle-Angleterre.

Louis Cyr et sa famille faisaient partie de cette émigration massive, son père cultivateur décidant de tenter sa chance à Lowell, une vingtaine d'années avant que les parents de Jack Kerouac ne prennent la même décision et ne choisissent la même destination. Serait-ce dans l'humiliation de son peuple devant les Yankees et les Irlandais, comme Daniel Roby la montre, que le jeune Louis a puisé la force de se dépasser et ainsi prouver que les Canadiens français pouvaient se mesurer aux autres peuples ? Tout comme Fournier, dans *Les Tisserands du pouvoir*, Roby illustre de manière frappante – littéralement – les rapports tendancieux qui régnaient entre ces deux peuples catholiques en milieu protestant, qui se faisaient concurrence ou lieu de se concerter, qui se haïssaient au lieu de s'aimer, qui se tapaient dessus au lieu de s'encourager. Et cela, parce qu'aux yeux des immigrants irlandais, pour survivre aux États-Unis, le catholicisme devait parler anglais et que, pour les Canayens, quiconque perdait sa langue perdrait sa foi ! L'histoire de la Crise sentinelliste en Nouvelle-Angleterre opposant un groupe de paroissiens franco-américains du diocèse de Providence à leur évêque d'origine irlandaise, M^{gr} Hickey, pour le contrôle de fonds paroissiaux, est bien documentée. Selon les historiens, elle constitue l'événement majeur de l'histoire franco-américaine au xx^e siècle. Ce conflit interethnique s'est répété, à un moindre degré, partout où les Irlandais et les Canadiens cohabitaient : Détroit, Chicago, Minneapolis-Saint-Paul...

Alors, 25 ans après la parution des *Tisserands du pouvoir*, il y a désormais *Louis Cyr : l'homme le plus fort du monde*. Comme outil pédagogique, le premier nous a bien servis. À cause de sa longueur, cependant, il fallut n'en présenter que des extraits. Les jeunes, contrairement à ce que Francine Pelletier pouvait penser en ce qui concerne de tels films, en raffolaient. Ils y ont découvert un pan de leur histoire dont ils ignoraient l'existence. Leur nationalisme fut renforcé. Si j'enseignais encore, je remplacerais le film de Fournier par celui de Roby parce que celui-ci est plus court, parce qu'il porte sur un véritable personnage et parce qu'il conduit l'homme fort en dehors de l'axe Québec/Nouvelle-Angleterre vers le Nouveau-Brunswick, l'Ontario, New-York, Londres.

Louis Cyr, Jos Montferrand, le géant Beupré. Figures légendaires et emblématiques du patrimoine canadien-français ; il y en a au moins un autre. Dans leur film, tout récent, *Un rêve américain*, Claude Godbout et Bruno Boulianne font jouer un rôle important à un autre homme fort mythique qu'ils

prétendent aussi canadien-français, Paul Bunyan. Ce film est plutôt de type documentaire, un genre de « road trip », mettant en vedette le chanteur franco-ontarien, Damien Robitaille, qui fait le tour des États-Unis à la recherche de l'héritage canadien-français. C'est au Michigan, près de la rivière au Sable, parmi les « lumberjacks » qu'il entendra parler de Paul Bunyan et fera de lui son Saint-Christophe, installant son effigie sur le « dash » de son « char ». Pour les fins du film, cette figure mythique prend son origine chez les bûcherons canadiens-français de la région. C'est une théorie, Damien le dit bien. « Bunyan », il s'agirait là d'une vulgarisation réductrice des deux mots « bon Jean ». Je ne suis pas convaincu, car l'on m'a déjà dit que « Bunyan » venait plutôt, à cause des mœurs de ce géant, de « bon à rien » ! Peu importe, la légende se prête bien à la quête de Damien Robitaille. Bunyan entre confortablement dans le panthéon des hommes forts canadiens-français.

Le 4 juillet 2014, au congrès du Conseil international d'études francophones, tenu à San Francisco, une soixantaine de professeurs de littératures francophones conclurent, à la suite d'un visionnement d'*Un rêve américain*, que le DVD mériterait une place de choix dans leur trousse pédagogique. Avis à Francine Pelletier : dans le domaine de l'enseignement de la langue et de la culture, il ne faut pas sous-estimer la portée des hommes forts canadiens-français !